

Notes sur le cours de René LÉVY
du 7 mars 2011
sur פרקי אבות א,ה

On a vu qu'Abraham incarnait la vertu (חסד) de la richesse infuse dispensée à l'intérieur de sa tente. Il est celui qui n'a pas accumulé les richesses, il est l'homme pour qui la richesse n'a pas été d'accumuler. Il n'est pas l'homme pour qui la richesse signifie l'action d'accroître un capital matériel ou immatériel (le savoir et la culture). Il n'est pas celui dont le בית se referme sur ses richesses. N'accumulant pas de capital intellectuel, il n'est pas non plus riche de savoir. *Sa richesse n'est pas dans le cumul.*

Abraham ne fait pas partie de ceux qui, une fois riches, se plaisent à des démonstrations de leur force. Ces démonstrations sont issues de l'arrogance des riches et de leur violence physique à démontrer qu'ils sont les plus forts ; de là également la violence des savants et la souffrance des ignorants.

Abraham n'est pas non plus celui dont la richesse est « effuse » – se répand au dehors – comme celle des milliardaires américains. Abraham n'est pas celui dont la richesse se donne pour s'enrichir, dont la richesse se donne par gouttes. Il n'est pas celui qui transmet ni publie sa richesse.

Abraham ne veut pas faire du pauvre un « richicule » – un petit riche. Il nourrit le pauvre pour en refaire un homme, pour le régénérer. Il est celui qui veut refaire l'homme dans le pauvre. Il est un vrai révolutionnaire en souhaitant l'humanisation de l'homme, pour autant qu'il ne supprime ni la pauvreté ni la faim : l'abolition de la pauvreté ne fait pas d'un homme qu'il soit plus homme, mais plus riche. Idem pour la culture : Abraham veut nourrir le passant pauvre et nourrir son humanité. Il a fait que sa richesse s'accomplisse comme nourriture intérieure, matérielle comme spirituelle, par des *actes* de richesse. Chez Abraham, la richesse s'accomplissait comme nourricière, la nourriture spirituelle étant une nourriture intérieure dont d'autres jouissent.

Dans la *Tossefta*, les pauvres passent et participent de l'intérieur à la maison, sans s'intégrer à elle (לא ממש). Cela signifie que l'intérieur, l'intériorité, même riche et opulente, participe de la faim sans pour autant que le soi soit jeté dehors¹. L'intérieur d'Abraham participe de la faim, sans pour autant que le dehors abolisse l'intérieur ou l'intériorité. Abraham vit, éprouve

1. Nous avons vu au précédent cours que, par la morsure de la faim, le dehors nous abolit comme soi.

la faim, au dedans de lui-même, non pour en souffrir, mais pour avoir à les nourrir. Ainsi éprouver la faim n'est pas seulement une souffrance, mais aussi la convocation à nourrir. Cette immense vertu, éprouver la faim de l'autre et puiser dans sa propre richesse, s'appelle **ענוותנות** (an^evatanūt), la bienveillance. À ce sujet, rabbi Yo'hanan dit : « Toutes les fois qu'un homme trouve exprimée la puissance du Saint, béni soit-Il, on trouve exprimée Sa bienveillance ». Or la richesse est une certaine idée de la force ; comment doit-elle s'exercer ?

ג' מגילה דף לא,א אמר
ר' יוחנן כל מקום שאתה
מוצא גבורתו של הקב"ה
אתה מוצא ענוותנות.



Reprenons l'interprétation de la *Tossefta* sur les **בני הבית** et la bienveillance. On peut bien recevoir des passants pauvres chez soi, à condition de se trouver chez soi. Il arrive cependant qu'on soit absent. Qu'advient-il alors de la maison ? Est-ce que l'absence du *pater familias* signifie la fermeture de la maison ? Est-ce que l'absence de soi marque un renfermement sur soi ? Plus exactement, est-ce que l'absence de soi à soi comme **ענוותן**, comme esprit bienveillant, implique l'intériorité glauque d'une maison close ? Réponse de la *Tossefta* : tout se passe bien si demeurent des enfants ou une épouse bienveillants. La maison reste éclore.

Dans le texte de la *Tossefta*, le pauvre trouve une table dressée. Les enfants peuvent disposer de la richesse du père comme lui-même, mais *uniquement à l'intérieur*, dans l'exercice de la richesse au sein du **בית**. Alors c'était pour le père un grand réconfort. On entend d'ordinaire qu'un fils ne doit pas disposer de la fortune de son père comme son père. Il y a ici l'idée que les fils qui sont requis par la faim des passants peuvent disposer de la richesse, comme leur père. Le **בן הבית** est la maison, comme le père, pour autant qu'il soit **ענוותן**. L'enfant malveillant veut, lui, protéger la richesse domestique. Il ne veut pas *être* la maison, comme son père, ni être son père, être bienveillant : il est l'enfant de riche ordinaire. L'absence de son père signifie la fermeture du **בית**. Il n'est pour lui de maison que close.

Que signifie maintenant la bienveillance en regard de l'intériorité ? Dans le premier cas de notre *Tossefta*, on parle des enfants de la maison. Le père et absent, mais l'on devine une absence ponctuelle. Les enfants ont affaire aux pauvres et le père en ressent du réconfort. Dans le second cas, on parle de l'épouse et l'absence est prolongée. La femme a affaire aux « autres », et le mari souhaite éviter qu'elle répande la discorde. Dans l'ordre de l'intériorité, posons que l'absence chez soi équivaut à l'absence de soi, à l'opposé de la présence à soi. Posons également que loin de chez soi signifie loin de soi.

Qu'est-ce que l'absence de soi ? Quand un homme est hors de chez lui, il est dehors, il est ailleurs. L'homme absent de soi se trouve hors de soi. Il est, en regard de l'intériorité, dehors. Cependant, il ne se dédouble pas en homme intérieur et extérieur : c'est donc qu'en même temps qu'un homme porte de l'intériorité, il est hors d'elle, ailleurs, dans le monde. Comment se projette-t-on dehors sans se dédoubler ? Par la conscience.

« Connaître, c'est "s'éclater vers", s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer, là-bas, près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne peut se diluer en moi : hors de lui, hors de moi. »

Situations I, J. P. SARTRE, Une idée fondamentale de la phénoménologie de HUSSERL : l'intentionnalité

Regarder, c'est par le moyen des yeux se projeter dehors. Ouvrir les yeux, c'est sortir par le regard. Sitôt que j'ouvre les yeux, je regarde les choses, je fuis dehors. La conscience des choses, portée vers le monde, quasi concupiscente, m'arrache à la pure conscience de soi, qui est non désirante. Au fond, les choses du monde chantent comme des sirènes ; sitôt que j'ouvre les yeux je suis distrait. Être hors de soi, c'est la fugue permanente. Mais même dans la distraction, il existe une part de soi qui reste en soi, n'en déplaie à SARTRE, lui qui « s'éclate vers ». C'est la persistance de l'intériorité, de ce dont je me détourne, plus encore peut-être que ce vers quoi je me porte. Les **בני הבית** figurent cette part de soi qui reste en soi.

Qu'est-ce qu'il advient de soi quand nous ouvrons les yeux ? Cette fragile intériorité se dérobe – tant de choses ont d'attrait ! Dans cet état de distraction, quelque chose de soi demeure en soi. Il n'y a plus conscience de soi patente, mais ce qu'on appelait jadis le « sentiment de soi ». Métaphoriquement, **דרך משל**, ce sont les **בני הבית**. Qui sont ces passants qui frappent aux portes de l'intériorité ? Qu'en est-il de toutes les choses passées en l'homme qu'il ne veut pas fixer dans la mémoire, de choses vues ou lues, d'airs qu'il ne veut siffler, de ces impressions qui passent par nous, de la vie passée, dans l'instant de fuite vers le monde ? Est-ce qu'on va dire que ces choses sont là, en nous, digérées ? Rien n'est plus contraire à l'abrahamisme que l'idée de nourriture spirituelle. Il ne s'agit pas d'assurer une formation de soi par incorporation (*Bildung*), mais un rayonnement de soi qui grandit à force d'être nourricier². Abraham, quand il ouvre les yeux, ne referme pas la porte sur les « passants » qui le peuplent. Dans la *Bildung*, on ne conçoit pas l'intériorité autrement que comme un estomac.

2. cf. traité *Megila* op. cit.

Il faut pouvoir se représenter l'idée de **בני הבית** comme composant la personnalité, ayant à voir avec l'*Erlebnis*, les impressions vécues. Abraham est comme à l'égard des passants, il n'y a pas d'intériorisation. Il ne les mange pas, il les nourrit. Ainsi, il ne faut pas avoir à l'égard de notre vécu, de nos impressions, un rapport de nourriture, comme si elles s'étaient fondues pour composer notre intériorité. Elles passent. Ses impressions restaient comme au premier jour. Le vécu ne laisse pas de passé, et ne laisse pas d'être nourri. Le vécu n'est pas soi, il est en nous dans un rapport nourricier. Une expérience n'est pas formatrice, ou alors on se représente son vécu comme une maison close, au point que l'on se sent distrait par le monde : on essaiera alors de fissurer cette intériorité close, avec nostalgie. On croit que l'on gagne en **גבורה** (puissance) à force de manger. La véritable **גבורה** n'est pas le rapport du mangeur. Par la boulimie, on croit conjurer la fermeture de soi, mais il n'y a alors pas de rapport abrahamique au vécu.